

ENVOI

Nous avons jusqu'ici tenté de transmettre aux lecteurs et aux lectrices un savoir objectif où ce moi, dont Blaise Pascal dans ses *Pensées* disait qu'il était haïssable, essayait d'être aussi discret qu'il lui était possible. Désormais, nous lui laisserons le droit de s'exprimer plus librement en son nom propre, en espérant qu'il n'apparaîtra pas trop... haïssable.

En entreprenant ce travail qui portait sur les cultures qui se partagèrent l'histoire du Proche- et du Moyen-Orient, j'avais espéré traiter, entre autres sujets, des trois religions monothéistes qui y avaient vu le jour : judaïsme, christianisme et islam, et surtout des écrits qui accompagnèrent leur essor et leur histoire. J'ai pu accomplir cette tâche, bien qu'imparfaitement, à propos du judaïsme. Comment pourrait-on venir à bout d'un aussi vaste sujet ? Mais j'ai à peine touché au christianisme et à l'islam. Je le regrette. Or, il se trouve que je m'achemine à la lente vitesse que me permet l'état de mes muscles, de mes articulations et de mes artères vers mon quatre-vingt-septième anniversaire. C'est dire que mon état physique, quelque peu affaibli par les ravages du temps, ne me permet plus d'espérer mener à son terme cet ambitieux programme.

Et que la Mort livide viendra bientôt me renverser, comme disait le bon Horace, qui jadis m'invitait « à cueillir le jour ».

Et pourtant à combien de passionnantes analyses le réveil inattendu de l'islam dans les dernières décennies n'invite-t-il pas ? D'autant plus que ce réveil se manifeste par la voie d'une angoissante violence qui prend la forme paradoxale chez les jeunes d'un retour naguère imprévisible vers un fondamentalisme radical. En une époque où le rationalisme occidental poursuit la course jadis amorcée par Descartes, Spinoza, les scientifiques et les Lumières, cet état des choses ne laisse pas d'étonner et d'inquiéter. Car on avait parlé de la mort des dieux, dont les cadavres, en dépit de ce que l'on a dit, continuent, semble-t-il, à empuantir l'atmosphère.

En ce qui concerne l'islam, je compte déposer dans le site *internet* dont je parlais dans l'avant-propos de cette suite de textes, l'ensemble des notes que j'avais recueillies à ce propos. Ces notes portent principalement sur la littérature et la philosophie arabes et iraniennes du Moyen Âge, qui est d'une émouvante richesse.

Je veux ici exprimer ma position personnelle à l'égard de l'Église « romaine, catholique et apostolique », au sein de laquelle je suis, pour ainsi dire, né. Comme presque tous les enfants québécois francophones de ma génération, je vins

au monde dans une famille catholique ; de sorte que, deux jours après ma naissance, je fus porté sur les fonts baptismaux de ma paroisse, où mon parrain et ma marraine, mes grands-parents maternels, renoncèrent en mon nom à « Satan, à ses œuvres et à ses pompes ». J'étais sans doute inattentif : on ne m'avait pas demandé mon avis sur la question et j'eus l'inadvertance de ne pas l'exprimer.

Avec les Contes de ma mère l'Oye, avant même de savoir lire, je découvris sur les genoux de ma grand-mère les angoisses et les fascinations de la littérature. Mon amour, ma passion de la lecture, je les fais remonter à ces jours lointains.

Le temps passa ; puis vint l'âge d'aller à l'école et d'y découvrir et explorer la caverne des sortilèges et des émois dans laquelle la capacité de lire me permit d'entrer. On déplore de nos jours la pauvreté des bibliothèques scolaires ; à l'époque, cette pauvreté confinait au plus total dénuement. Par bonheur, existait la Bibliothèque municipale de Montréal, qui, à l'intention des enfants, était certes remplie de banales tartines narratives ; mais, à travers cette morne plaine émergeaient — moins innocentes qu'un regard inattentif pourrait le soupçonner — les bluettes de la comtesse de Ségur, née Rostopchine, et surtout l'inépuisable Jules Verne qui vous faisait courir à bout de souffle vers les quatre coins du globe.

Certains racontent les affres que leur faisaient éprouver la fréquentation de l'école. Pour ma part, j'apprenais facilement et trouvais du plaisir à apprendre. Je ne saurais donc en dire du mal. J'eus un instituteur, qui portait un nom qui deviendrait célèbre : il s'appelait Maurice Richard, mais cet homonyme ne se lança pas dans la carrière de joueur de hockey. Il avait fréquenté le Grand Séminaire de Montréal, d'où il avait été renvoyé parce qu'il souffrait d'une maladie imprescriptible : l'épilepsie. Il me fit apprendre les répons prononcés à la messe, m'enseigna les rudiments du latin, m'orienta vers la carrière d'enfant de chœur et m'engagea à poursuivre mes études dans un collège dit classique. Ce qui advint. Un tel collège avait été fondé près de chez moi quelques années plus tôt par les bons Pères de la Compagnie de Jésus. Je ne sais ce qu'il advint de monsieur Richard, mais je crains qu'il n'ait été malmené par la vie. Je veux ici rendre hommage à sa mémoire.

Suivirent les études du collège, où je reçus sous la férule des jésuites ce que, en matière de formation intellectuelle, on offrait de meilleur en ville. C'est ainsi que j'appris — ce que je savais déjà — la déclinaison de la rose, et tout ce qui s'ensuit, que je ne savais pas encore.

Corneille, Molière, Racine, Sophocle, Shakespeare me furent offerts sur un plateau d'argent. Mais il sévissait alors au Québec des interdictions, imposées par l'obscurantisme romain qui avait placé à l'*Index des livres prohibés* une part

importante de ce qui, dans les derniers siècles, avait eu de l'importance dans la pensée et les littératures occidentales. Si bien que cette formation, si brillante fût-elle en certains secteurs élus, souffrait de criantes lacunes à côté d'étonnantes révélations. Très tôt, l'incestueuse Phèdre et l'infâme Iago étaient mis en scène devant nos âmes innocentes, tandis que nous étions cachés ces héros littéraires que, croyait-on, nous n'aurions su voir : Usbek, Candide, Jacques le Fataliste, le Père Goriot, Julien, Fabrice et le noble Valjean.

Par bonheur, un homme éclairé, il se nommait Henri Tranquille — gloire lui soit rendu — avait ouvert au centre-ville une librairie où il était possible de tenir de libres propos et d'acquérir ce qu'il y avait d'important dans la littérature et la pensée du passé et du temps présent. Ce fut chez lui que je pus me procurer les classiques Garnier et les livres de poche qui constituèrent le premier noyau de ma bibliothèque.

Puis vinrent l'université, l'accès aux grandes eaux de la connaissance, la formation professionnelle, les bourses de recherche, la réception d'un revenu régulier, modique au départ, mais dont une modeste part put être consacrée à des visites périodiques à la librairie Tranquille. Mais un événement fortuit vint bouleverser cet ordre régulier des choses et imprimer un tournant important dans l'histoire de ma bibliothèque.

Il existe chez Gallimard une collection prestigieuse : les livres de la Pléiade, où, imprimés sur papier bible et reliés en pleine peau dorée à l'or fin, sont rassemblées les grandes œuvres qui ont marqué de l'Antiquité à nos jours la littérature et la pensée. En fréquentant des librairies où se rassemblaient des livres usagés j'avais acquis quelques ouvrages, plus ou moins écornés, provenant de cette collection.

Alors que j'assistais à un congrès annuel de l'ACFAS, je pus visionner un film qui traitait en images impressionnantes du développement des cancers dans les organismes humains. J'avais au cours de mon adolescence acquis la déplorable habitude de fumer, ce qui dilapidait en vaine fumée une part de mon faible budget. Des études médicales commençaient à montrer qu'il existait une corrélation forte entre l'usage du tabac et le cancer du poumon.

J'avais jusque-là à quelques reprises souhaité en mon for intérieur cesser de fumer. Mais en vain. Le visionnement de ce film me convainquit de traduire en acte cette velléité. Mais, pour m'aider à franchir ce pas, il m'apparut que je devais trouver une récompense qui vînt contrebalancer le frivole plaisir que me procurait ce malheureux besoin de fumer. Un calcul rapide m'apprit que l'argent que je sacrifiais en un mois au culte du dieu Tabac équivalait à peu près au prix d'un livre de la Pléiade. Le sort en fut jeté.

Désormais, décidai-je, je cesserais définitivement de fumer et me procurerais chaque année une dizaine de livres de la Pléiade.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, octogénaire aux poumons roses comme une fleur de pommier, j'ai garni ma bibliothèque des grands chefs-d'œuvre de toutes les littératures et de toutes les philosophies du monde, qui, flattant l'œil et doux à la main, me permettent à la clarté des lampes de converser tantôt avec Platon, Pascal ou Spinoza, tantôt avec Montaigne, Cervantès, Diderot, Dostoïevski, Proust ou Aragon. Et tant d'autres.

En rédigeant ces lignes, je veux avant toutes choses en faire une invitation aux séductions de la lecture, dont Valéry Larbaud a écrit qu'elle était un vice impuni. C'est une aubaine sans pareille, puisque, à l'opposé des autres vices qui sont associés à des périls innombrables, la lecture risque tout au plus de vous ouvrir l'esprit et le cœur, et de vous apprendre à mieux penser, à mieux parler, à mieux écrire.

J'ai appris par la lecture et la réflexion à me distancier des croyances religieuses que l'on m'avait naguère inculquées. Je constate qu'une proportion importante des citoyens et citoyennes du monde occidental ont fait de même. Paradoxalement, devant les transformations radicales des

sociétés et des conceptions du monde, je ne peux m'empêcher d'éprouver quelque nostalgie devant ces métamorphoses : la perte des valeurs, des bonnes manières, du respect des personnes, et la croissance de l'ignorance et de l'inculture. La faute en revient, en partie, aux autorités ecclésiastiques elles-mêmes, qui alourdies par un trop lourd passé, bouleversées par les trop rapides changements de décors, n'ont pas su s'adapter aux « signes des temps » et ont laissé se créer un désastreux écart entre l'inertie et les aveuglements du passé, les incertitudes du présent et les obscurités de l'avenir.

Dans *Shakespeare et le désordre du monde*, ouvrage qui se donne pour tâche d'approfondir le sens de la dramaturgie du grand barde anglais, Richard Marienstras écrivait : « Comment peut-on faire comprendre le sens du tragique à des auditoires et des lectorats qui ont perdu le sens du sacré ? »

Ce sacré, pour le redécouvrir il est d'autres voies que la naïve soumission à laquelle les religions voudraient nous assujettir. Le sacré devrait être perçu comme cet enivrant éblouissement que provoque en nous la contemplation du mystère des choses. Et pour explorer ce mystère des choses je ne connais pas de moyens plus passionnants et plus efficaces que les leçons de la science, et la fréquentation assidue des grandes œuvres.

On a parlé du désenchantement du monde dont certains philosophes appelés *maîtres du soupçon*, Marx, Nietzsche, Freud, ainsi que la recherche scientifique contemporaine, seraient les responsables. En vérité, loin de nous désenchanter, en nous faisant découvrir et connaître les merveilles du monde, la recherche scientifique nous entraîne dans une vertigineuse ronde.

Car la science contemporaine nous apprend que le monde dans lequel nous sommes plongés est le lieu d'un continuel émerveillement. Grâce à elle, nous savons aujourd'hui que cet univers est apparu il y a non pas six mille ans, comme le voudrait la chronologie biblique, mais qu'il résulte d'un événement appelé Big Bang survenu il y a 17 milliards 700 millions d'années, où toute la matière et toute l'énergie qui seront déployées par la suite éclateront à partir d'un état de concentration extrême afin de donner naissance à toutes les galaxies et à toutes les étoiles qui peupleront un jour l'univers. Ces galaxies se comptent par centaine de milliards, et chacune d'elles comprend des milliards d'étoiles.

À l'échelle inverse, la physique nucléaire découvre sans cesse des particules : protons, neutrons, électrons, quarks, bosons, que sais-je encore ? qui, à la manière des poupées russes s'imbriquent les unes dans les autres et elle nous emporte dans un tourbillon affolant vers une infinie complexité dont nous ne parvenons pas à sonder les

limites. Mais nous savons que c'est à ces échelles vertigineuses que se déroulent des phénomènes de fusion des composantes de la matière qui sont responsables de notre existence, de la chaleur et de la lumière qui nous inonde. La vie, dont nous ne connaissons que les profuses manifestations qu'elle a prises sur notre planète, nous offre des millions d'espèces si diverses, dont les individus sont formés de si nombreux organes. Ceux-ci sont faits de milliards de cellules dont les composantes et les fonctionnements nous renversent. Voilà tout ce qui constitue le monde dont nous faisons partie, un monde qui ne peut que nous épater et nous émerveiller. Et à tout cela il faudrait ajouter l'énormité de notre ignorance, qui nous cache tant de secrets insoupçonnés.

Nous vivons dans un monde qui foisonne de merveilles et nous préférons dire que nous sommes désenchantés, parce que nous avons perdu nos archaïques et vaines certitudes, que de si magnifiques connaissances sont venues remplacer.

S'il existe un Être — je serais incapable d'en préciser la nature et les intentions — qui serait responsable de la naissance, de l'organisation et du maintien d'un univers si vaste, si complexe, si impressionnant, si fascinant, il faut conclure que cet Être est bien plus digne d'être admiré que

les dieux anthropomorphes que les mythologies et les religions du passé nous proposaient.

Il existe encore des personnes qui se plient fermement aux croyances et aux interdictions de celles-ci sans s'interroger sur leur crédibilité. Ce qui permet d'être étonné par la puissance des conditionnements qu'ils ont reçus à un moment de leur vie. Il y a lieu de s'interroger et d'analyser les fondements de tels comportements. La question demeure en partie ouverte, mais il serait fascinant de l'éclaircir.

En attendant, je vous invite à la chaleur d'un beau soir d'été, alors que le ciel n'est pas couvert ou traversé de nuages, de vous retirer à la campagne en un lieu qui n'est pas pollué par d'intempestives clartés, d'étendre sur le sol une couverture sur laquelle vous vous coucherez et, la tête tournée vers le ciel, de contempler l'immensité de l'univers qui s'offre à vous. Essayez en même temps de prendre conscience du fait que vous êtes adossé à une planète qui se déplace à des vitesses considérables dans cet espace presque infini. Par exemple, la Terre effectue une rotation autour de son axe à une vitesse qui, mesurée à l'équateur, serait de quelque 460 mètres à la seconde, tandis qu'elle est entraînée dans sa course autour du Soleil à une vitesse proche de 30 kilomètres à la seconde. Mais ce n'est pas tout. Le Soleil et son cortège de planètes tournent autour du

centre de notre galaxie à une vitesse de plus d'un million de kilomètres par heure, tandis que notre galaxie tout entière est entraînée par la gravitation universelle vers un lointain amas de galaxies à une vitesse de plusieurs millions de kilomètres à l'heure.

Si vous ne percevez pas ces vertigineux déplacements à travers l'espace, c'est parce qu'ils s'effectuent avec des vitesses qui sont d'une remarquable régularité, tout comme vous seriez incapables de percevoir les mouvements d'une fusée qui se déplacerait à une vitesse constante et dans une direction constante à l'intérieur de laquelle vous seriez enfermés. Mais des observations et les lois de la physique et de l'astrophysique sont là pour prouver l'exactitude de ces mesures.

Avec la puissance de votre imagination, tentez de percevoir dans votre corps ces mouvements et les vertiges qu'ils provoquent dans votre esprit. En vérité, si vous n'êtes ni émerveillés ni enivrés par une telle expérience, et si vous ne parvenez pas à retrouver le ré-enchantement du monde que la science vous promet, je me demande ce qui pourrait parvenir à le faire.

LES TROIS FAMILLES D'ESPRITS

Constatons qu'il existe trois familles d'esprits qui réagissent de manières bien différentes, parfois fort opposées, devant les éternelles questions qu'on s'est de tout temps posées devant le mystère des choses. Certains éprouvent le besoin de se réfugier sous l'abri d'une orthodoxie à laquelle ils adhèrent sans réserves. Ils ne se sentent d'aucune manière justifiés de mettre en doute quelque point de la doctrine à laquelle ils ont été conditionnés par le milieu dans lequel ils sont nés. Cela s'appelle la foi. Les raisons de cette adhésion sont diverses et peuvent afficher une fermeté variable allant de doutes déchirants jusqu'à un doux scepticisme, en passant par une certitude questionneuse, plus ou moins élastique et mêlée d'espérance. Sans compter au cours d'une vie divers écarts et variations dans la croyance et le comportement. Car, comme le disait Tartuffe, pour être dévot on n'en est pas moins homme.

De ces foules de croyants se détachent de dangereux individus : les fanatiques, qui se croient autorisés à persécuter plus ou moins violemment les personnes qui ne partagent pas leurs convictions religieuses. On ne saurait approuver l'attitude de ces fanatiques. Ils trahissent ouvertement l'idéal de respect des personnes sur lequel les croyances dont ils se réclament est fondé. Au lieu de leur ouvrir les bras, le cœur et l'esprit, leur foi aveugle les a enfermés dans un sombre cachot. On aimerait qu'ils aient

plus longuement réfléchi — je pense aux chrétiens plus particulièrement — sur le modèle exemplaire d'un être compatissant que leur offre Jésus de Nazareth, et qu'ils aient laissé leur conduite être inspirée par son message. Ou, pour se tourner du côté des musulmans, on aimerait qu'ils aient médité sur cette sage réflexion d'un poète, philosophe et mathématicien persan du Moyen Âge, qui s'appelait Omar Khayyam : « Sois vertueux, si ça te plaît, mais fais en sorte que les autres n'aient pas à souffrir de ta vertu ! »

L'ennui avec certains croyants, — mais pas tous, par bonheur —, vient de ce qu'ils accordent à leurs croyances un caractère absolu et irréfragable. Celles-ci sont fixées une fois pour toutes et ne sauraient, au contraire de ce que sont les théories scientifiques soumises au couperet du principe de falsifiabilité, être remises en doute pour être ajustées à des acquis et à des savoirs nouveaux. Leurs dogmes sont d'intouchables momies.

Il se rencontre aussi chez les croyants des gens qui aiment — j'emprunte cette expression au vocabulaire sportif —, jouer au filet, c'est-à-dire emprunter des éléments de la pensée adverse afin d'enrichir leur propre pensée et leur propre argumentation. À ce propos, je citerais volontiers ce qu'écrivait le jésuite Xavier Nicolas dans *Les incroyants ont bousculé ma foi*, publié en 1994 aux Éditions Salvator : « Je devine qu'il y a derrière certains refus de Dieu une haute

idée de Dieu. Ce sont souvent les athées et les agnostiques qui, les premiers, ont dénoncé les compromissions de l'Église, crié au scandale, comme s'ils sentaient confusément, parfois beaucoup mieux que les communautés chrétiennes et que les responsables d'Églises, qu'il en allait de l'honneur de Dieu et que c'était une imposture de le mêler à ces combats douteux. Ils défendaient ainsi, sans s'en douter, la réputation de Dieu. » Voilà un éclatant et habile exemple de lucidité intellectuelle.

Nous ne nous attarderons pas à parler de ces gens qui ne manifestent qu'indifférence à l'égard des grandes et profondes questions que nous posent l'état des choses et le spectacle du monde, soit par bêtise, soit parce qu'ils sont trop occupés à entasser de vaines richesses ou à s'enivrer des plus plates jouissances.

Venons à l'athéisme et à l'agnosticisme, qui gagnent en popularité en ce début de millénaire, alors qu'ils étaient jusque-là honnis par les autorités politiques et religieuses, et vilipendés au fer rouge en termes acrimonieux et méprisants. Tout comme ceux qui s'écartaient le moins des ukases des diverses orthodoxies. En 1689, le philosophe anglais John Locke écrivait en latin sa *Lettre sur la tolérance*, qui fut rapidement traduite dans les principales langues vernaculaires européennes. Quelques années plus tôt en France, Louis XIV avait aboli l'*Édit de Nantes* signé en 1598 par Henri IV, pour rétablir la paix dans

le royaume, en attribuant aux protestants français diverses libertés. Cette lettre de Locke était une réponse à la crainte qu'entretenaient maints citoyens du Royaume-Uni que le catholicisme s'impose à nouveau dans le pays. Elle venait aussi clarifier les relations que devraient entretenir en matières religieuses les sujets britanniques envers le pouvoir royal et les diverses Églises.

Deux groupes étaient paradoxalement écartés de la tolérance que prônait Locke. Il s'agissait des athées et ... des catholiques. À propos des athées, il écrivait :

Enfin, ceux qui nient l'existence d'un Dieu, ne doivent pas être tolérés, parce que les promesses, les contrats, les serments et la bonne foi, qui sont les principaux liens de la société civile, ne sauraient engager un athée à tenir sa parole ; et que si l'on bannit du monde la croyance à une divinité, on ne peut qu'introduire aussitôt le désordre et la confusion générale. D'ailleurs, ceux qui professent l'athéisme n'ont aucun droit à la tolérance sur le chapitre de la religion, puisque leur système les renverse toutes.

Nous ne saurions accepter cette manière de raisonner de Locke. Quoi qu'il dise, les athées — qui étaient très rares dans la société anglaise de son époque —, ne sont pas dans nos sociétés des êtres asociaux qui refusent de suivre les règles du vivre-ensemble. Nos chartes des droits et libertés leur accordent les mêmes droits qu'aux adeptes des diverses religions. Devant les tribunaux, au lieu de prêter serment sur la Bible ou le Coran, ils s'engagent solennellement sur leur honneur à dire la vérité, et cet engagement les lie légalement tout comme le ferait un

serment prêté sur des livres prétendument sacrés. La liberté religieuse qui s'étend aux agnostiques et aux athées, ne connaît qu'une limite : le droit criminel tel qu'il est déterminé par les lois, la jurisprudence et le consentement des citoyens. On ne saurait tolérer une religion qui préconiserait les sacrifices humains, la prostitution sacrée, le suicide collectif ou la polygamie, ni même la grève du vêtement, comme le pratiquent parfois les pittoresques doukhobors de Colombie-Britannique.

Pour ce qu'il en est du fait que les catholiques sont privés par la lettre de Locke des droits accordés aux autres Églises chrétiennes, et même aux païens, aux juifs et aux musulmans, il faut se reporter aux luttes religieuses qui déchirèrent le Royaume-Uni au siècle précédent. Parce qu'ils sont soumis au pape, souverain d'un État étranger, les catholiques risquent, estime-t-il, de se dérober à la légitime obéissance qu'ils doivent à leur roi. On ne saurait donc, conclut Locke, leur accorder la protection des édits de tolérance. Les choses ont changé ; bien entendu, on n'imagine pas de nos jours que dans un État démocratique les catholiques soient privés du droit de pratiquer leur religion.

Mais il est des réfractaires, qui pensent que le catholicisme, puisqu'il serait le légitime détenteur de la vérité absolue, possède le droit d'imposer ses croyances et sa morale à la totalité de ses concitoyens. Bien plus, il est, à

l'intérieur du catholicisme, de féroces et intransigeants défenseurs d'un passé momifié. Pour eux, l'Église commence et se termine au XVI^e siècle avec le Concile de Trente. Il n'est, selon eux, qu'une seule manière de célébrer la messe : en latin et fesses au peuple. Les seuls prêtres légitimes sont ceux qui portent constamment une soutane. La seule bonne manière d'apprendre le catéchisme est de le réciter par cœur mot à mot. Pour eux, le dernier concile fut illégitime, et les papes qui depuis ont occupé le siège pontifical l'ont fait sans posséder les droits accordés à leurs prédécesseurs. Il est fort difficile, sinon impossible, de discuter et de composer avec ces énergumènes obstinés.

À l'autre extrémité du spectre de la pensée se situent les tenants de l'athéisme et de l'agnosticisme. Personnellement, je ne saurais pour des raisons logiques souscrire aux positions que soutiennent fermement les athées les plus convaincus et les plus audibles : parmi ceux-là, je pense à monsieur Richard Dawkins, professeur retraité de l'université d'Oxford.

Wikipedia m'apprend que Dawkins est un ardent défenseur du rationalisme, de la pensée scientifique et de l'athéisme, qu'il est résolument anticlérical et l'un des principaux critiques anglo-saxons du créationnisme, du dessein intelligent et des pseudosciences. Je constate que sur plusieurs points je partage les mêmes opinions que lui,

mais que sur au moins l'un d'entre eux j'en diffère fortement. À l'athéisme, je préfère l'agnosticisme, car il m'apparaît qu'il est logiquement impossible, comme il le fait, de soutenir avec certitude que Dieu n'existe pas. Pour lui, les agnostiques sont des tièdes, des indécis n'ayant pas comme lui le courage d'opter pour un choix clair et net comme l'athéisme. Je serais tenté de renvoyer les athées dos à dos avec les déistes. Comme ces derniers, Dawkins est possédé par d'inflexibles certitudes, qui, comme le remarquait Nietzsche, sont plus que le mensonge l'opposé de la vérité. Je ne suis pas assuré de l'existence de Dieu, mais je n'écarte pas cette hypothèse. Je suis même prêt, devant les bouleversantes propriétés de la Nature, à accueillir l'argumentation des déistes à propos du Grand Horloger. Tout en m'étonnant que cet Être si puissant et prétendu si sage ait créé une planète où se déroulent tant de catastrophes et où les créatures soient affligées de tant de souffrances.

Ce n'est pas pour étaler mes connaissances que j'ai tenu dans les pages qui ont précédé à présenter la richesse et la complexité du cosmos, à quelque échelle qu'il se présente, mais afin de soulever la question métaphysique par excellence : « Existe-t-il un Être, situé au-dedans ou hors du monde, qui serait responsable de la naissance et de l'organisation de cette bouleversante nature ? » Certes, le Dieu ou les dieux que nous présentait les cultures et les

religions anciennes, avec leurs humains défauts, me sont toujours apparus dépourvus de la crédibilité nécessaire pour porter ce titre et revendiquer cette fonction, mais cet Être que j'appelle sans pouvoir le définir ou en décrire les traits, m'apparaît comme un auteur de la Nature plus crédible que le Hasard ou le Néant. Je ne saurais en dire plus.

Dawkins, qui est biologiste, prétend expliquer le cosmos tel qu'il est par la théorie de l'évolution de Dickens. Cette théorie, fort précieuse peut certes expliquer la diversité et la multiplicité des espèces animales et végétales, mais peut-elle expliquer la naissance de la vie, l'apparition de structures chimiques capables de s'auto-reproduire et l'occurrence de tant d'autres phénomènes ? Je ne sais. Je suis venu au rationalisme par l'étude des sciences mathématiques, voie royale vers les provinces de la raison et de son rigoureux usage. Bien entendu, je considère que le créationnisme et le dessein intelligent poursuivent sous un masque religieux, comme il a été prouvé devant des cours de justice américaines, des intentions apologétiques qui n'ont rien de scientifique. Mon rationalisme poursuit une rigueur logique qui n'est pas moindre que celle de Dawkins, mais elle est plus ouverte et plus accueillante que la sienne. Autrement dit, par ses écrits et ses conférences, monsieur Dawkins dissipe sans doute diverses illusions, mais il n'éclaire pas plus l'obscurité dans laquelle nous sommes

plongés que tous les ecclésiastiques, rabbins et imams qui sillonnent la planète afin de vendre leurs salades.

Ayant vécu au Québec avant la Révolution tranquille, j'ai trouvé désagréables les années où le haut clergé catholique avait fait main basse sur les grands moments et les grandes instances de la vie publique : la politique, l'enseignement, l'hospitalisation, la vieillesse et la mort. Mon anticléricalisme se borne à s'opposer au cléricalisme, c'est-à-dire à la prétention des autorités religieuses à imposer leurs croyances et leurs pratiques à l'ensemble des citoyens. Mais la vue d'un ecclésiastique ne me fait pas frémir de rouge rage, ni ne vient troubler mon sommeil.

Pour ce qui est de l'athéisme, je constate néanmoins qu'il a conquis ses lettres de noblesse. Au moment où je rédige ces lignes, la revue *Relations* lui consacre une part importante de son numéro de février 2017. Qu'est-ce qu'en aurait pensé John Locke ? S'il vivait de nos jours, je pense qu'il n'exclurait ni les athées ni les catholiques des groupes dignes de profiter des bienfaits de la tolérance.

Certes on sait bien qu'il existe d'autre part un athéisme non fondamentaliste, différent de celui de Dawkins. Je veux prendre comme exemple le philosophe américain Ronald Dworkin, spécialiste de la philosophie du droit dont il explore les liens qu'il entretient avec la morale. Il tente de joindre à son athéisme bon teint des réflexions propres à

intégrer certains éléments des phénomènes religieux vus comme une forme de spiritualité. C'est une attitude qui me plaît et dont mon agnosticisme saurait sans peine s'accommoder. On a donné le nom d'*athéisme religieux* à la conception du monde proposée par Dworkin. Il considère qu'il y a lieu de distinguer la foi en un principe surnaturel ou divin (attitude religieuse ou déiste) d'une révérence de l'esprit (j'entends ce mot au sens que l'on donne dans d'autres langues aux vocables *mind* ou *mens* ou νοῦς) envers la majesté et la splendeur du monde, ainsi qu'envers le choix de vivre une vie altruiste, vertueuse et bien réglée, sans espérer recevoir après sa mort quelque récompense que ce soit. Il semble bien que l'on trouve chez des philosophes français comme Luc Ferry ou André Comte-Sponville des penseurs dont les réflexions sont proches de celles de Dworkin. On a parlé de la religion d'Einstein, qui était juif, mais qui s'était écarté de la foi de ses ancêtres. Il éprouvait envers les merveilles du cosmos une fascination dont il a souvent fait état dans ses nombreuses réflexions métaphysiques, qui sont venues enrichir ses œuvres proprement scientifiques. Il a écrit :

Quand on essaie de pénétrer avec nos humbles moyens les secrets de la nature, on trouve que, derrière toutes les lois et les connexions visibles, il se trouve encore quelque chose de subtil, d'intangible et d'inexplicable. Ma religion, c'est la vénération de cette force qui va au-delà de ce que nous pouvons comprendre. De ce point de vue, je suis réellement religieux.

On peut sans doute parler de la religion d'Einstein tout comme on parlerait de la religion laïque de Dworkin. Quand, dans un chapitre intitulé *Les hauts et les bas de l'exégèse biblique (Du XIX^e siècle jusqu'à nos jours)*, nous avons parlé du théologien luthérien Paul Tillich, nous avons vanté la largeur de ses ambitions intellectuelles. Nous avons parlé de son rêve de rassembler les diverses manifestations de l'esprit en un même courant favorisant le progrès de l'espèce humaine. Pour lui, toute recherche était une ouverture et une rencontre. Dworkins appartenait à cette même famille d'intelligence. Bien entendu, une telle attitude ne saurait plaire aux acharnés de la certitude, à quelque bord qu'ils appartiennent.

J'aimerais poursuivre ce chapitre en exposant les motifs qui m'ont conduit à rédiger cet ouvrage et celui qui l'a précédé sous le titre de *La Bible lue sous les regards de l'art et de la raison*. Ces motifs sont nombreux et divers. Ils relèvent de cette insatiable curiosité qui m'a sans cesse poussé vers la joie et le besoin de connaître.

J'ai passé mon enfance, mon adolescence, et ma vie de jeune adulte, dans ce douloureux climat de répression intellectuelle et sociale, qui avait conduit un groupe d'artistes sous la conduite du peintre Paul-Émile Borduas à produire en 1948 un manifeste intitulé *Refus global*, qui se rebellait contre le climat étouffant qui sévissait dans tous

les secteurs de la société québécoise de langue française. Mon cœur et ma raison acceptaient mal une institution qui prétendait dominer la société à laquelle j'appartenais, nous faire croire à des dogmes invraisemblables et nous soumettre à des interdictions irrationnelles.

Puis vint en 1960 l'élection d'un gouvernement de jeunes députés et ministres soucieux de transformer l'état des choses. Ils furent les artisans de ce que nous avons appelé la Révolution tranquille. Presque au même moment étaient nés des outils, radios et télévisions, qui, comme l'avait fait en son temps l'imprimerie, favorisèrent la diffusion des idées, et ainsi la libéralisation des mœurs et des conceptions du monde. À propos de l'Église, on vit apparaître des pensées et des façons d'agir nouvelles, qui menèrent dans les domaines de la dogmatique et de la morale traditionnelle, à produire un déficit croissant de crédibilité et d'acceptabilité. Les prétendus vérités qui naguère semblaient évidentes devenaient peu à peu inadmissibles et invraisemblables.

J'accueillis ces changements de manière favorable et je m'en suis réjoui, mais il m'est apparu avec le temps — était-ce parce que, en vieillissant, j'étais devenu plus sage, ou plus lucide ou plus prudent ? — que ces changements, si rapides et si radicaux, avaient favorisé la perte de certaines valeurs et de certaines pièces importantes de l'héritage séculaire qui nous avait été transmis. Tout autant dans le

domaine des connaissances que des valeurs. Les bonnes manières, tout comme la nostalgie, ne sont plus ce qu'elles étaient. Il faut dire que dans les classes de certaines de nos écoles l'atmosphère qui sévit rappelle la jungle. Vivement qu'on introduise dans les écoles des classes de philo où les jeunes réfléchiraient ensemble sur l'agir humain ! Il y aurait tant à apprendre et à partager. Car, à tous les âges et dans tous les milieux sociaux, nous sommes entrés dans une ère d'ignorance, d'irresponsabilité et de je-m'en-foutisme collectif, parfois même de prédation sans scrupules.

Un professeur d'une université québécoise qui dispensait un cours d'histoire religieuse du Québec fut étonné de constater que certains étudiants ne savaient pas ce qu'étaient un prêtre ou une religieuse. Une telle ignorance ne se serait pas manifestée chez leurs ancêtres illettrés. Il est vrai que ce n'est pas que dans le domaine religieux que sévit une telle ignorance, mais en toutes choses, depuis l'orthographe du français jusqu'à l'histoire et la politique contemporaines. Les étudiants arrivent à l'Université, alors qu'ils ne savent pas accorder les participes passés, ni même accorder les sujets et les verbes auxquels ils se rapportent. Bien plus, leur propre ignorance les laisse indifférents. L'orthographe, qu'osse ça donne ? Ils ignorent même ces fables de La Fontaine dont la récitation constituait pour nous l'initiation à la littérature et à la prononciation châtiée, bref aux rudiments de la culture et de

la civilisation. C'est la cause de la culture, en même temps que celle de la raison, que j'entends défendre ici.

Je ne commettrais pas l'impertinence de celui qui suggérerait de classer les écrits théologiques dans la littérature de science-fiction. Mais il m'apparaît que la prétention d'une part que la Bible soit la parole de Dieu, et qu'à ce titre elle soit exempte d'erreurs, et d'autre part que l'Église de Rome soit la seule autorisée à se prononcer sur son interprétation, constituent de graves entorses infligées à la vérité. La condamnation de Galilée et l'entêtement des papes antérieurs à Pie XII, prétendant que les premiers chapitres du *Livre de la Genèse* devaient, sous peine d'excommunication des dissidents, être lus comme des écrits « historiques » constituent de patents contre-exemples de cette prétention. Dans son encyclique *Divino Afflante Spiritu* (30 septembre 1943), Pie XII introduira le concept de genre littéraire afin d'apaiser les malaises des chercheurs catholiques, mais ne reconnaîtra pas les erreurs de ses prédécesseurs, ni ne rendra plus logiquement acceptable la doctrine traditionnelle qui sera littéralement confirmée par *Dei Verbum* (La Parole de Dieu), constitution dogmatique promulguée par le concile Vatican II le 8 septembre 1965. Ce sera pour le moment le dernier document où l'Église se prononcera officiellement sur ce

dogme qui n'a jamais été révisé. (Nous en avons parlé ci-dessus au chapitre 3.2).

Cette utilisation du concept de genre littéraire, est en soi tout à fait légitime ; ce concept est abondamment répandu dans les études littéraires où il éclaire bien des questions et se prête à de commodes classifications. Mais il constituait en même temps une échappatoire qui permettait au pape de se soustraire à la reconnaissance du fait que la Bible n'avait pas pour auteur ultime Dieu, mais un ensemble d'êtres humains soucieux, comme maints philosophes et penseurs, de réfléchir sur l'existence de Dieu et sur la signification de la condition humaine. Il était erroné d'attribuer à ce livre un caractère absolu et exempt de toute erreur comme on l'a fait durant tant de siècles.

Par ce moyen, l'Église s'assoit entre deux chaises. D'un côté, elle admettait que le contenu de certains des livres bibliques (par exemple, *Genèse*, *Josué*, *Daniel*) appartient à des genres littéraires fictifs : mythes, épopées ou écrits apocalyptiques. Elle libérait les chercheurs catholiques d'une épée de Damoclès qu'elle avait de tout temps gardée suspendue sur leurs têtes, et leur permettait enfin de se joindre à la cohorte des autres chercheurs en exégèse. Par ailleurs, elle continuait à maintenir et à réaffirmer la doctrine traditionnelle, comme le souligne la constitution dogmatique *Dei Verbum* promulguée par Paul VI quand elle

dit : puisque « toutes les assertions des auteurs inspirés ou hagiographes doivent être tenues pour assertions de l'Esprit Saint, il faut déclarer que les livres de l'Écriture enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu a voulu voir consignée dans les Lettres sacrées pour notre salut. » (*Dei Verbum*, 11)

Est-il certain que l'image d'un Dieu cruel, belliqueux, vindicatif, sexiste et tatillon, qui émerge de tant des passages de l'Ancien Testament, représente réellement l'image de Dieu que l'Esprit Saint a voulu voir consignée pour notre salut ?

C'est en se prévalant de cette auguste croyance : la Bible est la parole de Dieu, que durant des siècles les diverses ramifications du judéo-christianisme, allant des autorités de l'Église de Rome aux gourous quelconques d'innombrables sectes qui surgissent continuellement, ont mené au doigt et à la baguette les ouailles qu'elles avaient endoctrinées

En premier lieu, les progrès de l'exégèse biblique auraient logiquement dû conduire à une interprétation qui n'y verrait plus littéralement la Parole de Dieu, donc un texte auquel il faudrait attribuer un caractère absolu, auquel il faudrait aveuglément obéir, mais à y voir plus simplement la parole et la réflexion d'un peuple à la recherche d'un sens à donner à la pénible destinée humaine. Les récits d'événements invraisemblables cesseraient de l'être, si on se contentait de

leur donner une interprétation symbolique et non pas de les considérer comme des faits historiques.

L'encyclique *Divino Afflante Spiritu*, à son corps défendant, avait admis que certains livres de la Bible avaient été rédigés suivant des genres littéraires fictifs et qu'il n'y avait plus lieu de condamner les exégètes catholiques qui soutenaient de tels énoncés. C'était un pas dans la bonne direction. Mais plutôt que d'admettre franchement qu'elle s'était lourdement trompée en prétendant le contraire durant des décennies, voire durant des siècles, l'Église catholique préféra louvoyer, ne rien admettre du tout et continuer à prétendre être une infaillible détentrice de vérité. La tâche libératrice de la pensée dont cette encyclique constituait un premier pas, était loin d'être complète. Qu'on pense à cette ribambelle de dogmes qui, au cours de l'histoire de l'Église, ont été promulgués en s'appuyant sur des interprétations littérales d'écrits bibliques, dont il est admis qu'ils sont de genres littéraire fictifs.

Le premier de ces dogmes porte sur le péché originel conçu par Paul, repris par Augustin, et sans cesse répété jusqu'au concile de Trente, qui prétendra avoir définitivement fixé la doctrine. Ce dogme est fondé sur ces récits mythiques que l'on peut lire dans les premiers chapitres du *Livre de la Genèse* : le Paradis terrestre, l'interdiction de consommer le fruit de l'Arbre de la

Connaissance du Bien et du Mal, le Serpent tentateur, la faute commise par Ève, puis par son compagnon Adam, l'éviction du Paradis et la perte des dons dits préternaturels (qui n'est pas dans le récit biblique mais fabriquée par les théologiens catholiques).

À mots couverts et derrière des portes closes, maints prêtres, théologiens et penseurs sont d'avis que la dogmatique catholique est tristement attardée, et que sa crédibilité a depuis longtemps cessé d'être acceptée au fond des cœurs et des cerveaux. Il importerait que soit tôt ou tard écrite avec l'assistance d'un groupe de théologiens lucides, progressistes et courageux une encyclique qui ouvrirait toute grande la porte de la révision de cette dogmatique, tout comme l'avait fait, trop timidement, en son temps l'encyclique *Divino afflante spiritu* à l'égard de l'exégèse biblique. Ces audacieuses ouvertures, appelées par la cohérence et la logique, risquent de faire peur aux oiseaux et de terrifier jusqu'aux os les âmes timides et conservatrices, qui ont un ardent besoin de certitudes. La tradition et les mœurs de l'Église étaient depuis fort longtemps caractérisées par un enseignement inflexible qui tolérait mal la dissidence. Tous devaient marcher d'un même pas derrière un même étendard. Il serait temps que cette conception militariste de l'Église cède la place à la diversité et à la multiplicité des opinions que l'on rencontre dans les démocraties contemporaines, où toute la gamme

des opinions trouve à s'exprimer librement et pacifiquement à l'intérieur des frontières d'une même communauté.

On ne disait pas des premiers chrétiens qu'ils partageaient les mêmes croyances — certains pensaient qu'ils devaient suivre à la lettre les prescriptions et les interdictions du judaïsme, d'autres que la conversion des Grecs et des Romains exigeait qu'on s'en écarte —, mais on disait d'eux : « Voyez comme ils s'aiment. » Ce qui devrait rapprocher les divers membres de l'Église n'est pas, erreur du passé, une uniformité des croyances, mais ce qui en faisait à l'origine la plus profonde caractéristique : l'amour fraternel et la poursuite assidue des vertus évangéliques, la compassion, le pardon des offenses, la miséricorde, le souci des malheureux, la main et le cœur tendus vers toute souffrance. À ce prix, les divergences œcuméniques qui ont tant de peines à être réconciliées seraient peut-être enfin abolies.

L'historien et journaliste catholique Frédéric Ozanam (1813 — 1853), fondateur de la Société de Saint-Vincent-de-Paul écrivait :

Au moment où la fraternité est inscrite sur la façade de tous nos monuments, la charité, c'est-à-dire l'expression la plus tendre de la fraternité chrétienne, est devenue suspecte aux oreilles du peuple. C'est que la charité fut trahie par ceux qui la pratiquèrent mal, par la philanthropie plus prodigue de discours que de sacrifices, par la bienséance dédaigneuse, par le zèle indiscret. C'est à nous de ramener la charité telle que l'Évangile le veut.

Un tel changement de paradigme — comme on se plaît à dire aujourd’hui —, exigerait à l’intérieur des intelligences et des cœurs ce que le grec de Paul appelait une *metanoïa* (un changement, une conversion, de l’esprit). D’abord, c’est auprès des autorités religieuses elles-mêmes qu’une telle *metanoïa* doit être réalisée. Il faut une grande dose de courage pour admettre que, jadis et naguère, l’on se soit si lourdement trompé en persécutant les dissidents, car force est de constater à la faveur — si on peut dire — des hasards de l’histoire que la conviction religieuse peut soulever de grands désordres et infliger de grandes épreuves, attitude fort contraire au commandement évangélique de l’amour du prochain.

J’y reviens un moment : un point fondamental des décisions erronées de l’Église catholique fut la promulgation de l’encyclique *Humanae vitae*. À vrai dire, la plupart des couples catholiques avaient été peu préoccupés par les querelles du passé qui portaient sur l’inerrance biblique, le mouvement des planètes ou l’origine des espèces, mais quand on voulut au cours des années 1960, alors que les mentalités avaient radicalement changé, leur interdire d’utiliser des moyens efficaces pour limiter le nombre de leurs enfants, donc en intervenant dans leurs vies intimes, leur santé et l’équilibre économique de leurs foyers, ils se rebellèrent massivement. Par leur intransigeance et leur aveuglement, les autorités vaticanes

avaient entrepris de chasser hors des églises les gens qui avaient l'habitude de les fréquenter. Ils n'y sont plus revenus et leurs enfants encore moins.

Le marxisme, pour un temps, avait promis à nos pères des lendemains qui chantent et une libération des pauvres forcés de porter les détestables fardeaux de la misère. Hélas ! le marxisme, incarné dans des pays qui n'avaient jamais connu les bienfaits des démocraties libérales, ne sut remplacer les anciennes dictatures qu'il avait détrônées que par d'autres dictatures aussi impitoyables que celles qui les avaient précédées. Cette doctrine politico-économique a lamentablement échoué, et devrait être revue sur des bases nouvelles, sincèrement orientées vers des objectifs libérateurs, capables de s'opposer au néo-capitalisme globalisant et sans pitié qui sévit de nos jours. Il y a là un vaste chantier à reconstruire sur les ruines d'une espérance trahie. Ce qui le rapproche d'un christianisme qui, lui aussi, depuis fort longtemps, a oublié sa mission libératrice.

La théologie de la libération sera condamnée par Rome, tout comme l'avait été le mouvement des prêtres ouvriers, à cause d'une proximité, jugée blâmable, avec le marxisme et d'autres mouvements laïcs de libération politique et sociale. L'ennui, c'est que les unes et les autres poursuivaient des objectifs qui les rapprochaient du message évangélique. N'oublions pas que Jésus fut mis à mort par les autorités juives et romaines qui craignaient la radicalité de son

message. Dom Helder Camara écrivait : « Je nourris un pauvre et l'on dit que je suis un saint. Je demande pourquoi le pauvre n'a pas de quoi se nourrir et l'on me traite de communiste. »

Durant des années a sévi aux États-Unis d'Amérique un conflit entre les supérieures des communautés religieuses américaines et les évêques de leur pays téléguidés par l'intransigeance doctrinale du Vatican de Jean-Paul II et de Benoît XVI. Les religieuses, qui travaillent sur le terrain, touchent de près les désastreuses conséquences des rigides interdictions en matières de contraception qu'imposent ces prélats bien nourris, bien logés et bien nantis à des populations qui croupissent dans la misère. Les compréhensibles indulgences que ces religieuses manifestaient à l'égard des souffrances dont elles étaient les témoins avaient l'heur (ou le malheur) de déplaire aux autorités en place. On pense alors à ce passage de l'évangile selon Luc où Jésus reproche aux légistes, aux scribes et aux pharisiens hypocrites de faire porter sur les épaules des autres des fardeaux impossibles qu'ils ne touchent même pas du bout des doigts (Luc, 11, 37 – 46)

J'ai dit qu'il existait deux voies qui nous conduiraient vers ce ré-enchantement du monde que certains craignent avoir perdu : la connaissance et la contemplation des merveilles de la nature que la recherche scientifique contemporaine

nous a révélées et la fréquentation des trésors que les cultures nous ont légués par l'intermédiaire des beaux-arts, de la musique, des œuvres littéraires et de la réflexion philosophique. Comme le disait l'écrivain anglais G. K Chesterton : « Le monde ne mourra jamais par manque de merveilles, mais par manque d'émerveillements. »

Cette raison qui nous est si précieuse quand il s'agit d'élucider la nature des choses, d'éclairer notre conduite, de nous guider à travers les embûches de l'existence, pourquoi faudrait-il la mettre de côté quand il s'agit de comprendre le sens ultime et profond de notre destinée ? Il est vrai que cette raison toute seule demeure insuffisante à combler la totalité des aspirations et des besoins du cœur humain.

Comme le disait la chanson de Nana Mouskouri, il est des circonstances de la vie où « la folie serait de ne pas faire de folies », mais en s'engageant à les faire, il est pourtant sage et prudent de laisser la raison porter un regard critique sur la folie à laquelle on s'abandonne, ainsi seront prévenus bien des égarements. Mais je pense comme Philinthe qui disait dans la première scène du *Misanthrope* : *La parfaite raison fuit toute extrémité / Et veut que l'on soit sage avec sobriété.*

C'est sur ce point qu'il convient de distinguer entre l'irrationnel artistique et l'irrationnel des religions. Personne n'a jamais été persécuté parce qu'il ne partageait pas les

errances de Don Quichotte ou du roi Lear, parce qu'il ne s'amusait pas aux balourdises de l'un ou n'était pas ému par les chagrins de l'autre, ou parce qu'il affirmerait que Cervantès ou Shakespeare l'ennuient. Il y aurait alors lieu de plaindre quiconque tiendrait un tel discours et de le placer au rang des « bas de plafond », comme dirait Louis-Ferdinand Céline, mais on ne saurait penser qu'il serait persécuté par les professeurs des universités d'Oxford, de Stanford, de Salamanque ou de la Sorbonne.

Les idéologies et les religions n'offrent pas une pareille souplesse ni une telle tolérance à l'égard des dissidents. Les unes et les autres se sont illustrées au cours de l'histoire par la persécution, l'emprisonnement et même l'assassinat des dissidents. On pourrait citer tant d'exemples. L'irrationnel des productions culturelles possède des droits que la raison tolère sans peine. Pour la bonne et simple raison qu'elles ne forcent pas l'adhésion de quiconque. Il n'en a nul besoin, les œuvres d'art s'imposent par leurs propres qualités et leurs valeurs esthétiques. Les œuvres médiocres sont peu prisées, pour cause de médiocrité, elles risquent d'être « descendues » par les critiques, elles durent peu, mais elles sont rarement l'objet de persécutions systématiques et prolongées.

Je le répète, il convient de reconnaître dans la Bible non pas une parole de Dieu assortie d'un caractère absolu, dont

nous serions prisonniers, et que des autorités autoproclamées seraient en droit de nous imposer. Il convient plutôt d'y voir un langage, appartenant à l'humanité tout entière, rempli de symboles qui tentent d'exprimer avec nos humbles mots humains l'inexprimable, d'illustrer l'invisible et de comprendre ce qui échappe à notre compréhension. Et d'être assuré que les personnes qui ont écrit ces textes, l'ont fait en mettant à profit les connaissances dont ils disposaient et en se servant des conceptions du monde qui étaient les leurs.

Ravi de voir et d'entendre toutes les émouvantes beautés que ces textes ont inspirées, je ne voudrais pas qu'une telle richesse sombrât dans un affligeant oubli. *La Passion selon Saint Matthieu* de Jean-Sébastien Bach, les cathédrales gothiques de France, le *Porche du Mystère de la Deuxième Vertu* de Charles Péguy méritent un sort plus glorieux que le naufrage dans l'abîme des siècles que faillirent subir les tablettes cunéiformes de la Mésopotamie. L'UNESCO par bonheur semble de nos jours se préoccuper de sauver, sans partis pris, le patrimoine religieux de l'humanité : les églises européennes, tout comme les temples de Grèce, de l'Inde, du Cambodge et les sanctuaires japonais cernés de lilas et de mousses.

Nous vivons en un temps qu'Edgar Morin appelait « une période de basses eaux mythologiques ». Or il est possible

de combler ce vide tout en conciliant les exigences de la raison avec cette puissance et ce besoin de rêver qui reposent en nous. Il est nécessaire et suffisant de tenir fermement les deux extrémités de cette chaîne mentale qui s'appellent rêve et raison. Quand on en est capable, il est peu de divertissements de l'esprit qui procurent autant d'ivresse et de plaisir.

Qu'on ne s'étonne pas si, tout en revendiquant un agnosticisme et un rationalisme résolu, je me fasse le défenseur de la culture religieuse, comme de toute autre manifestation culturelle. C'est qu'une telle attitude, loin d'être le signe d'une schizophrénie délirante, m'apparaît comme une façon ouverte, généreuse et subtile de cueillir à pleines mains les fruits de la culture sans en laisser perdre aucune miette.

Car il est une attitude mentale qui, sans trahir les exigences de la raison, nous permet de nous enivrer des produits d'une déraison ouverte aux folles voix de l'imaginaire et de la créativité culturelle. Je l'emprunte à un poète, critique et penseur anglais renommé : Samuel Taylor Coleridge, qui appelle cette attitude « a temporary suspension of disbelief » (une mise à l'écart temporaire du scepticisme).

Supposons que vous ouvriez un livre qui commence en mettant en scène une fillette somnolente étendue au pied

d'un arbre et un lapin vêtu en gentleman qui tire une montre de son gousset et dit : « Je suis en retard, je suis en retard. », avant de s'engouffrer dans un terrier.

Ou bien vous conclurez que cette histoire est complètement stupide, et qu'elle ne vaut pas la peine que vous perdiez votre temps à en poursuivre la lecture, ou bien, vous déciderez de jouer le jeu (temporary suspension of disbelief) et vous vous laissez entraîner par cet envoûtant début qui vous conduira avec Alice au pays des merveilles et vous enchantera durant quelques heures.

C'est de cela que relève toute l'ivresse que dispensent les mille manifestations de l'art : une folie librement et lucidement consentie.

Je vous donne un autre exemple, mais fort riche, puis je m'en tiendrai là ; il s'agit du concept de mythe, qui, par un abus de rationalisme mal conduit, peut être considéré comme un flagrant mensonge qu'il faut combattre avec la dernière énergie. Pour d'autres, dans chaque culture, le mythe, dont personne parmi les gens avisés ne conteste le caractère fictif, prend sa source dans de lointaines traditions et porte un enseignement, voire une sagesse, dont il ne faut pas mépriser la valeur. On le retrouve dans toutes les cultures, souvent au sein de mythologies complexes et fort élaborées : l'Inde, la Mésopotamie, la Grèce, Rome, les mondes scandinaves et germaniques, les peuples de l'Extrême-Orient, de l'Océanie, de l'Afrique et du

Nouveau-Monde participèrent à l'élaboration de ce vaste trésor.

Mircea Eliade, l'historien roumain des religions, qui s'était longuement penché sur cette question, écrivait dans *Aspects du mythe* :

Il serait difficile de trouver une définition du mythe qui soit acceptée par tous les savants et soit en même temps accessible aux non-spécialistes. D'ailleurs, est-il même possible de trouver une seule définition susceptible de couvrir tous les types et toutes les fonctions des mythes, dans toutes les sociétés archaïques et traditionnelles ? Le mythe est une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans des perspectives multiples et complémentaires.

La Bible, c'est admis de nos jours par tous les exégètes éclairés, est remplie de récits mythiques. Je me garderai de reprendre les récits que l'on trouve dans les premiers chapitres du *Livre de la Genèse*. Je l'ai fait précédemment. Voilà un mythe fondateur dont on ne saurait douter du caractère fictif. Mais ce mythe possède un émouvant pouvoir culturellement inspirant, que l'on rencontre traduit dans d'innombrables toiles et dans diverses œuvres littéraires. Ce caractère fictif peut-il, doit-il, nous empêcher de nous laisser bercer par les vers inlassables de Péguy adressés à Ève dans le recueil du même nom :

Ô mère ensevelie hors du premier jardin / Vous n'avez plus connu ce climat de la grâce, / Et la vasque et la source et la haute terrasse, / Et le premier soleil sur le premier matin.

**Et les bondissements de la biche et du daim / Nouant et dénouant
leur course fraternelle / Et courant et sautant et s'arrêtant soudain /
Pour mieux commémorer leur vigueur éternelle.**

[...]

**Vous n'avez plus connu la terre maternelle / Fomentant sur son sein
les faciles épis, / Et la race pendue aux innombrables pis / D'une
nature chaste ensemble que charnelle.**

**Il faut savoir à la fois nous laisser enivrer et séduire par
les images et les bercements enchanteurs de ces quatrains
et, quand nous fermerons tout à l'heure le livre où nous les
avons lus, retomber sur nos pieds sur le sol ferme de la
réalité. Voilà l'impérissable leçon de la « suspension of
disbelief » de Coleridge. Ainsi vous ne serez dupes de rien,
mais serez enchantés de tout. Vous vaincrez sur tous les
tableaux. C'est ce que les mathématiciens appellent en
théorie des jeux une stratégie gagnant-gagnant.**

**La Bible est un livre qui présente un extrême intérêt. Elle
constitue l'un des socles sur lesquels s'est édifiée la culture
occidentale. Il convient de lui consacrer une lecture
attentive et assidue. Mais il y a pourtant lieu de se garder en
la lisant de s'égarer en n'accompagnant pas cette lecture
d'une réflexion critique appropriée, car les livres dont la
Bible est constituée furent rédigés en des périodes
lointaines par des gens dont la mentalité et la conception du
monde étaient fort différentes des nôtres.**

**On voit progressivement se rétrécir, comme la légendaire
peau de chagrin, ce que le dominicain Claude Geffré
appelait le « croyable disponible ». L'Église est ligotée par**

les chaînes d'une pensée archaïque et dépassée. On voit mal comment il lui serait possible dans un avenir prévisible de se dépêtrer de ce mauvais borbier. Ce qui, à l'origine, pouvait sembler un message d'espérance et d'amour, est devenu avec le temps et l'usage un recueil de croyances invraisemblables et de chinoiserie de notaires.

Dans la troisième partie des *Voix du silence*, André Malraux écrivait :

L'Occident qui n'ose passer devant la misère sans fermer les yeux ne conçoit plus que, pour le mendiant, pour l'humilié, pour l'infirme, pour l'esclave, quelque chose ait été plus nécessaire même que l'autre monde : échapper à l'absurdité et à la solitude de la douleur sans espoir. La première prédication chrétienne à Rome fut invincible parce qu'elle disait à une esclave, fille d'esclave, qui voyait mourir en vain son enfant esclave né en vain : « Jésus, fils de Dieu, est mort torturé sur le Golgotha pour que tu ne sois pas seule devant cette agonie. »

Un texte comme celui-là émeut mon cœur et lutte puissamment contre les exigences de mon intelligence. Devant cette douleur et cette réflexion on se sent désarmé. Il reste que si on s'afflige de la douleur de cette mère esclave, on ne peut que se rebeller contre un Dieu qui a créé un monde où de telles morts et de telles douleurs se répètent sans cesse. Cette réalité ne peut que nous poser d'insolubles et angoissantes questions. Mais, comme l'indique cette réflexion de Malraux, la figure et le message de Jésus de Nazareth demeurent séduisants aux yeux de maints penseurs même rationalistes. C'est en se tournant

vers cet héritage et en reconnaissant sincèrement ses erreurs passées, que l'Église parviendra, peut-être, à retrouver sa crédibilité perdue.

Avant de terminer le présent ouvrage, j'aimerais revenir un moment sur un point que j'abordais dans mon Avant-propos : le cours d'*Éthique et de Culture religieuse*, qui continue à alimenter les discussions publiques et à remplir, en particulier, les pages du journal *Le Devoir*.

Il y avait quelques mois je recevais par Internet un message qui m'invitait à signer une pétition parrainée, entre autres, par le poète et chansonnier Gilles Vigneault et le cinéaste Bernard Émond, personnes que j'estime sans réserves. Mais, cette pétition m'embarrassait par ses intentions, son contenu et sa formulation, car elle demandait au gouvernement de retirer du curriculum scolaire le volet *Culture religieuse* du cours ECR, sous le prétexte que ce volet constituerait une « entorse flagrante à la laïcité de l'école publique et une atteinte à la liberté de conscience des enfants et de leurs parents ». Je me suis bien gardé de signer une telle pétition qui va dans le sens contraire de ma pensée.

Je ne veux pas défendre aveuglément les faiblesses et les lacunes de ce volet, ni l'inadéquate préparation d'une

grande proportion des enseignants appelés à le dispenser, mais j'estime qu'en l'abolissant, pour employer une formule familière, on jetterait le bébé avec l'eau du bain.

Comprenons bien que je ne veuille pas professer ici quelque religion que ce soit, mais défendre les causes de l'humanisme, de la culture et de la raison. Il existe une discipline maintenant enseignée dans la plupart des universités québécoises : les sciences religieuses ou sciences de la religion. Née au XIX^e siècle dans le berceau traditionnel de la théologie, cette discipline a tôt fait de s'en émanciper. Elle s'alimente à de multiples sources et se situe au carrefour d'un grand nombre de disciplines diverses, qui appartiennent au domaine des sciences humaines et sociales : l'anthropologie, la linguistique, l'exégèse, la psychanalyse et la psychologie, l'histoire politique et ses diverses composantes : l'histoire des idées, l'histoire des religions, l'histoire de la philosophie, etc., la philosophie elle-même, l'éthique, l'éthologie , la paléontologie, l'étude des beaux-arts, de la musique et de la littérature, l'étude des arts populaires et du folklore. Et que sais-je encore ? Il est peu de domaines des sciences humaines qu'elle ne touche par quelque côté. Pour se convaincre de l'importance des questions religieuses, il suffit de voir l'espace qu'elles occupent dans nos quotidiens et sur les écrans de nos téléviseurs. Et dans la production littéraire actuelle que ce soit sous la forme d'essais ou d'œuvres romanesques.

Certaines personnes, conditionnées par les désagréables relents et les mauvais souvenirs que la religion a laissés dans leur sensibilité croient qu'il suffira de n'y plus penser pour qu'elle disparaisse du paysage. C'est pourquoi ils souhaitent ardemment qu'un cours de culture religieuse soit banni des écoles, espérant qu'ainsi les religions cesseront magiquement de hanter nos sociétés. Je suis au contraire convaincu qu'un cours inspiré par les méthodes d'analyse historico-critique des sciences religieuses lutterait bien plus efficacement contre les colporteurs d'illusions qu'un silence effarouché. Les manifestations et les leçons de la raison sont susceptibles d'être bien plus efficaces quand elles empruntent « les enceintes de la transmission rationnelle » que si elles s'en éloignent et se taisent.